

Armel Job est né en 1948 à Durbuy. Il est licencié-agrégé en philologie classique de l'université de Liège. Avant de se mettre au roman, il a enseigné le grec et le latin pendant une vingtaine d'années à Bastogne où il vit actuellement.



**Du même auteur :**

*La reine des Spagnes,*

récit, L'Harmattan, Paris, 1995

*La malédiction de l'abbé Choiron*

récit, L'Harmattan, Paris, 1998

*De la salade !*

roman, Memor, Bruxelles, 2000

*La femme manquée*

roman, Robert Laffont, Paris, 2000

Prix Emmanuel-Roblès de l'Académie Goncourt

Prix René Fallet

*Baigneuse nue sur un rocher*

roman, Robert Laffont, Paris, 2001

*Helena Vannek*

roman, Robert Laffont, Paris, 2002

Prix Rossel des Jeunes

Prix des lycéens 2003

*Le Conseiller du roi*

roman, Robert Laffont, Paris, 2003



## Le parfum de la vie

*Armel Job*



**D**epuis que je suis complètement aveugle, je sens beaucoup mieux les choses.

Avant, pendant ces dernières années où ma vue baissait, je n'étais préoccupé que de ce que je voyais. Le matin, j'hésitais longuement avant d'ouvrir les paupières, craignant de constater un nouveau déclin. J'avais pour cela un repère : la photo de famille accrochée au mur, face à mon lit. Bien que j'y figure moi-même, je n'ai aucun souvenir du jour où elle fut prise. Je suis sur les genoux de ma mère. J'ai trois ou quatre ans. Derrière, mon père se tient debout, figé dans son complet noir et sa chemise amidonnée. Son chapeau de guingois concède une petite touche crâneuse qu'on retrouve dans le regard de mes trois frères, assis aux pieds de nos parents.

Chaque fois que je me résignais à ouvrir les yeux, c'était pour constater que les visages, puis les silhouettes, puis le cadre entier se transformaient peu à peu en une bouillie informe, écrasée sur le mur. Je plissais les paupières, je me levais, je m'approchais, soulagé parfois de retrouver une ombre, une tache, ultime traînée de ces êtres que j'aurai vus mourir deux fois.

Ma vue d'ailleurs ne s'est pas éteinte la nuit, mais en plein midi. J'étais dehors assis sur un banc, au premier soleil de l'année. Je regardais le rideau d'arbres qui ferme le jardin et qui n'était plus, depuis quelque temps, qu'une masse sombre agitée de mouvements ternes. L'horizon brusquement s'est assombri. J'ai pensé qu'un orage se préparait. Bientôt, les ramures se sont confondues avec le ciel, puis la lumière s'est résorbée inexorablement, avec la lenteur pompeuse des rhéostats sur la scène des opérettes où mon père et ma mère nous emmenaient enfants.

Dans mon obscurité, j'ai fermé les yeux. Une différence subsistait, une nuance dans le noir. Le désespoir me tenait à la gorge. Mais le désespoir aussi a ses nuances et je me suis endormi sur le banc, soulagé.

Les jours suivants, je suis d'abord resté hébété.

*Inédit*  
Copyright : Armel Job

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole  
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre  
Bruxelles, septembre 2003



Les médecins ont constaté la justesse de leurs pronostics. Il ne me restait qu'à prendre des leçons de braille, acheter un chien, un clavier d'ordinateur spécialisé.

Sans doute. Mais tout cela est prématuré.

Pour le moment, j'ai le sommeil facile et profond.

Comme il fait très beau, je suis presque tout le temps sur la terrasse. Une brise tiède la traverse souvent. Je la sens. Elle m'aborde par le tranchant des mains, l'ourlet des oreilles et, quand elle s'offre une saute, elle ouvre une raie sur mon cuir chevelu. J'ignorais la précision des caresses du vent.

J'ignorais aussi les bruits de la campagne. Pas seulement le chant des oiseaux – beaucoup d'ailleurs criaillent plutôt qu'ils ne chantent –, mais le crissement des feuilles, les mousses chiffonnées par les muraignes, les insectes vibronnant dans la chaleur.

Surtout, j'avais oublié les odeurs.

Hier, on a fauché la prairie voisine. Le parfum de l'herbe coupée n'a rien à voir avec celui du gazon tondu. Il est bien plus plein, plus varié. Toute la nuit, je l'ai respiré par ma fenêtre ouverte.

J'ai dû faire un rêve déplaisant, car je me suis réveillé accablé d'une peine confuse. Parmi les senteurs qui montaient jusqu'à moi, il m'a semblé en démêler une, qui répondait à la tristesse de ma nuit.

Je suis descendu. J'ai longé sans grand mal la clôture de ma propriété, que je connais par cœur, jusqu'à l'endroit d'où se répandait cette exhalaison douceâtre. Le terrain y forme une cuvette humide. J'ai passé la main par le grillage. D'abord, elle a rencontré la boue d'une rigole d'irrigation ; puis, elle s'est refermée sur une touffe de roseaux.

J'ai pris mon petit déjeuner. Françoise, la jeune fille qui s'occupe de mon ménage, m'a fait remarquer que j'avais du sang sur la chemise. Sans doute m'étais-je écorché à une feuille de roseau.

Assis sur la terrasse, j'ai passé la main autour des chaumes et, avec prudence, sur la longue gaine rêche qui s'en dégage comme une écharpe. À l'extrémité de quelques tiges, je sentais le soyeux des fleurs tremblant sur leurs ramilles souples. J'ai porté le creux de

ma paume à mes narines et j'ai aspiré. Instinctivement, mes yeux s'étaient fermés, m'enfonçant dans cette obscurité que je connais maintenant au-delà de l'obscurité.

J'avais dix-sept ans. Ce jour-là si pareil à celui-ci, mon père m'envoya faucher les roseaux d'une grande et mauvaise pâture. J'y vins avec la faux qu'il avait battue et affilée pour moi.

J'étais mauvais faucheur, de ceux à qui l'on donne les chardons ou les roseaux à couper, parce qu'ils tendent pour ainsi dire leurs cous rigides à la lame. Le fourrage tendre, le trèfle et la luzerne que mes frères rasaient avec une précision de barbier, j'étais juste bon à l'aplatir sur le sol.

À chaque balancement de mes bras, les rangs de roseaux basculaient dans les âcres effluves de la sève. Çà et là, la faux rencontrait de ces fleurs vulgaires qui poussent dans les marécages : iris jaune, plantain, armoise, valériane qui tremblaient comme des cocottes égarées sur un champ de bataille. Derrière moi, leurs taches colorées jonchaient la hachure verte des andains.

J'avais ôté ma chemise. Tout l'été, mes frères et moi exhibions le noble hâle des travailleurs qui tanne le dos et laisse le ventre pâle. Quel bonheur de sentir sans entraves cette force de la jeunesse qui déploie les articulations, bande les muscles, projette autour de soi sa puissance sans jamais l'épuiser ! Je me jurais qu'à la fin de la journée, mon père et mes frères admireraient la besogne abattue, en se payant doucement ma tête, comme de juste.

« Pas mal, microbe ! »

Mes frères étaient taillés en hercules de foire. Ils n'aimaient rien tant que les empoignades, le plus souvent amicales, entre eux, qui les roulaient au plancher et les laissaient pantelants, couverts de sueur, de salive, écrasés de bonheur. Dans les kermesses, leur distraction favorite, c'était les petites gouapes qui avaient l'inconscience de se moquer de notre nom parce qu'il était étranger. Quand ils rentraient avec des



bleus qu'ils s'étaient faits « en tombant », mon père souriait. Ma mère avait honte. Et moi, qui étais son préféré, j'avais honte pour elle. Aussi, je ne m'en remettais qu'au travail pour montrer ma force.

Vers midi, j'atteignis le fond de la prairie. J'avais dégagé une large voie de quatre ou cinq mètres. Je réfléchis qu'il me faudrait au moins deux jours pour terminer. Je sortis les tartines de ma musette et je m'assis à l'ombre de la clôture dans laquelle plusieurs pieux de saule avaient repris et s'étaient transformés en arbustes. De l'autre côté s'étendait la propriété de M. Fergus. Juxtant notre prairie, on apercevait un étang, puis le terrain s'élevait en une petite colline où était construite la villa : une magnifique demeure prolongée par une terrasse en surplomb dont on découvrirait la colonnade aux balustres de marbre un peu prétentieux.

M. Fergus était peu visible. Il remplissait à l'étranger d'importantes missions que rapportait parfois le journal. Le jour de la Toussaint, le matin des élections, il saluait les gens. Il portait des vestes de velours et un chapeau de chasseur orné de plumes de faisan. Il contournait par l'avant son M.G. pour ouvrir la portière à une femme beaucoup plus jeune dont personne n'avait jamais entendu le son de la voix.

« Jeune homme ! Jeune homme ! Ohé ! »

Je me retournai. C'était elle.

« Bonjour ! Pardonnez-moi de vous déranger. »

Elle était un peu rauque, sa voix, et elle avait un drôle d'accent.

« Je peux vous parler ? »

- Oui, bien sûr, madame, marmonnai-je.

- C'est gentil. Comment vous appelez-vous ? »

J'avais horreur de donner mon prénom dont l'exotisme me valait à tout coup des étonnements ou des sarcasmes. Mais elle le répéta sans sourciller et s'approcha encore.

« Je vous observe depuis ce matin. De là-haut, sur la terrasse. Quel magnifique travail ! Alors je me suis demandé si peut-être vous accepteriez de faire quelque chose pour moi. Oui, voyez-vous, je n'ai per-

sonne. Mon mari ne peut abandonner ses affaires, même pendant les vacances. Et il y a tant de choses qu'une femme ne peut faire seule. »

Elle avait posé les mains sur la clôture. Ses cheveux mi-longs, très fins, d'un blond cendré s'agitaient au vent au même rythme que sa robe violette, froncée par une mince ceinture qui soulignait sa taille. Russe ou polonaise, décidai-je, car à son accent s'ajoutait une sorte de langueur que je tenais pour l'intonation slave.

« Si vous ne pouvez pas, dites-le simplement ! Voilà : j'aimerais que vous fauchiez les roseaux autour de l'étang. Vous voulez bien ? »

- Je... Oui. Pourquoi pas ? »

J'enjambai la clôture. Elle me montra l'étendue de roseaux au bord de l'eau. Dans cet endroit abrité, ils portaient presque tous leurs odorantes fleurs brunes. Je me mis au travail. Elle me regarda faire un moment, admirative, les mains aux hanches. Au bout du premier andain cependant, je m'avaisai qu'elle avait disparu.

Comme l'après-midi s'avançait, les bras commencèrent à me faire mal. Je me reprochais déjà d'avoir abandonné notre prairie quand, levant les yeux vers la villa, je distinguai tout à coup Mme Fergus. Elle était sur la terrasse. D'une main, elle m'adressait un signe. De l'autre, elle tenait une serviette contre son torse appuyé à la balustrade. Sans doute prenait-elle un bain de soleil. Elle resta un moment ainsi, agitant mollement un bras puis l'autre, tandis que je la contemplais, cloué sur place. Puis elle tourna son dos ambré et se retira.

Je repris mon travail de plus belle. À l'intérieur de ma poitrine, mon cœur cognait comme une bête captive. Mes yeux ne pouvaient se défendre de scruter le garde-corps là-haut. En vain.

À cinq heures, les berges de l'étang étaient nettes. Je piquai le manche de ma faux en terre. J'étais décidé à crier vers Mme Fergus, mais son buste enveloppé dans la serviette revint aussitôt à l'endroit où il s'était évanoui. À croire qu'elle m'épiait entre les balustres. Elle m'adressa de nouveau quelques signes. L'appeler,



je n'osais plus. Je me contentai d'un geste circulaire pour lui montrer le travail terminé. Elle levait un doigt en l'air. Que voulait-elle dire ? Que je monte jusqu'à elle ? Ou que j'attende une minute ? J'hésitais, presque tremblant, et elle rentra dans la maison.

Je résolus d'attendre d'abord, puis de monter si elle n'arrivait pas. Mais, à force de lui accorder des délais, je la vis arriver dans sa robe violette dont elle n'avait pas remis la ceinture.

« Il fallait monter ! » s'écria-t-elle avec une moue de reproche pas très sérieuse et elle ajouta : « Comme vous avez vite fait ! Vous en avez de la force ! »

Personne n'avait encore regardé mes épaules de cette façon.

« J'aimerais vous récompenser. Qu'est-ce que...

- Mais je ne veux rien !

- Si, si, j'insiste.

- Je... Je dois m'en aller. »

L'idée que mon père ou mes frères surviennent, pour me reprendre en jeep comme nous l'avions convenu le matin, subitement m'était venue à l'esprit.

« Au moins, acceptez ce petit cadeau. »

Quel cadeau aurait-elle pu me faire ? La robe violette n'avait ni poches ni manches. Je ne comprenais pas.

Alors, affectant un air complice, elle eut le geste affolant des belles chanteuses d'opérette quand elles glissent la main à l'échancrure de leur corsage et en dégagent les lettres tièdes de leur soupirant. Ses doigts retirèrent de sa poitrine un objet en forme d'amande dont le rose s'accordait si bien à sa peau qu'on aurait pu croire qu'elle se l'était arraché. Cela ne m'évoquait rien, sinon peut-être une pyxide, cette capsule sacrée dans laquelle notre curé portait aux moribonds le corps du Christ. Elle me la déposa dans la paume et, d'une légère pression de ses phalanges, elle referma mes doigts dessus.

« Vous reviendrez lundi ? demanda-t-elle, en levant les yeux vers notre prairie.

- Oui, soufflai-je.

- Alors, à lundi... »

Je ne me souviens plus ni comment elle s'éloigna ni comment je rentra à la maison. Cette nuit-là et le lendemain, je serrai la pyxide dans ma main, contre moi, au fond de ma poche, l'examinant à la sauvette. Toute manœuvre repérée par mes frères m'aurait valu une fouille musclée. De mes doigts incapables de s'en détacher partaient des décharges qui me crispaient de la tête aux pieds. Que pouvait être cette chose si douce et si dure ? Je ne connaissais rien des femmes. J'imaginai un accessoire de leur mystérieuse lingerie. Un parfum léger s'en dégageait, un arôme de miel dont je me rappelais qu'il flottait autour de Mme Fergus. J'en conclus hâtivement que la pyxide s'en était imprégnée au contact de sa chair.

Vers le soir, comme tous les dimanches, mes frères se disposaient à partir pour une kermesse des environs. Mais mon père le leur interdit. Une femme venait de mourir dans une ferme voisine et, selon son expression, « tant qu'elle serait sur la table », pas question de s'amuser. « D'ailleurs, vous irez la signer », ajouta-t-il, autre formule de ce temps, qui désignait le signe de croix que l'on traçait sur les morts pour les saluer.

Nous sommes partis. Au premier carrefour, mes frères à la kermesse, et moi chez la morte, par le chemin creux perdu dans les taillis qui y conduisait. Seul, je me suis assis, les pieds dans l'herbe du fossé. J'ai sorti la pyxide. Je l'ai passée sous mes narines. Elle glissa sur mes lèvres.

Alors, sur la tranche, je sentis une encoche que je n'avais pas remarquée. Le cœur battant, j'y introduisis la petite lame de mon canif. Sans la moindre résistance, un couvercle se leva.

Ce fut comme à l'ouverture d'une ruche. Un parfum violent me monta à la tête, m'étourdissant. Jamais je n'avais rien senti de pareil et jamais par la suite je ne sentis quelque chose qui pût l'approcher. Aujourd'hui même, que son souvenir est si vif, je n'en retrouve en moi que le regret. Au revers du boîtier figuraient deux mots en arabesques calligraphiées : *nard assyrien*.

Je l'ai dit, j'étais enivré. Je passai le doigt sur l'onguent rose, doux et souple comme une lèvre, que

contenait la pyxide. J'en déposai sur mon cou. Je fis sauter les boutons de ma chemise. Pris de frénésie, j'enduis ma poitrine jusqu'à épuiser le contenu. Je restai là un long moment, les yeux au ciel, complètement embaumé, groggy.

Enfin, je me rappelai ma visite et je montai jusqu'à la ferme. La morte, jeune et belle, attendait les visiteurs dans la première pièce, allongée sous un couvre-lit brodé. Dans la pièce contiguë, j'entendais des voix bruyantes et le choc des verres à liqueur.

Tout à coup, un autre visiteur entra. Il fit un pas dans la pièce, puis, encore derrière moi, il marqua un temps d'arrêt, comme si la stupeur l'empêchait d'aller plus loin. Ensuite, sans un regard, il alla jusqu'à la morte et se pencha sur son visage. Il ôta son chapeau orné de plumes de faisan.

Puis, il soupira, accablé sans doute par l'effroyable condition humaine. Il secoua un peu d'eau bénite et se retourna. Je balbutiai : « Bonsoir, M. Fergus. » Mais il ne desserra pas les dents. Ses joues étaient creusées de rides profondes comme des balafres. Il enfonça son chapeau en tirant sur la visière et passa dans la pièce voisine où la rumeur à l'instant se transforma en murmures. Une minute plus tard, il ressortit, escorté par le fermier qui le suivit jusqu'au seuil. Ses grandes enjambées déclinèrent sur le pavé sonore de la cour.

À mon tour, je tendis la main au veuf qui eut un mouvement de recul et ne la prit qu'avec une sorte de répugnance. Je m'en fus.

Je ne marchais pas, je volais. Plus rien ne pouvait contenir mon exaltation, ni l'obscène beauté de la mort sur un visage jeune ni l'effarement que m'avait causé M. Fergus ni les aversions du paysan. La puissante haleine du nard assyrien me rendait invulnérable.

Au bout du chemin se dessinait déjà la tache claire qui annonçait la sortie du taillis. Tout à coup, quelque chose craqua dans mon dos. Une masse de plomb s'abattit sur mes épaules. Je culbutai, la tête la première. J'étais par terre. Un coup me perça le côté, m'ôtant la respiration. Que se passait-il ? Une peur

atroce ramassa tous mes muscles. Je parvins à me redresser sur les genoux. Mais Fergus, qui m'avait attaqué avec une branche, était déjà sur moi, à mains nues. Je basculai sur le dos pour essayer aussitôt une volée de coups de poings dans la mâchoire. Il haletait. La bave coulait aux commissures de ses lèvres. Et les plumes de son chapeau s'agitaient comme la queue d'un coq de combat.

Il me frappa en connaisseur, sur les épaules, les salières, à la rate, aux tempes. J'avais affreusement mal. Mais je ne me trouvai pas un geste pour me défendre.

Enfin, il se releva et, tout en cherchant son souffle, il me contempla encore un moment, comme il avait regardé la morte. Il me balança un dernier coup de pied dans le bas du ventre et s'éloigna.

Le lendemain, je racontai que j'étais « tombé ». Mes frères ne me demandèrent rien : j'étais des leurs désormais. Ma mère pleura.

Pendant quelques jours, il plut. Quand je revins à la prairie pour achever de la faucher, la villa était fermée. Plusieurs fois, je retournai dans le chemin creux, mais je ne retrouvai pas la pyxide.

Un mois plus tard, j'entraî à l'armée. On nous demanda de choisir un sport. Je choisis la boxe.

J'ai fait une belle carrière de poids welter. Dommage que ce brave Sam Roberts se soit laissé un peu aller à Kinshasa quand j'étais déjà dans les cordes. Deux mois de coma : merci, Sam !

Je ne peux pas lui en vouloir. Un boxeur n'a pas le droit de penser. Sinon, il n'accepterait jamais de frapper son adversaire. Est-ce qu'on sait pourquoi on frappe ? Personne ne veut y réfléchir. Moi-même, avant ce matin, je ne m'y étais jamais arrêté.

Peut-être qu'on se venge d'anciens coups.

Ou peut-être qu'on a envie de faire jaillir, par tous ses pores, la terrible suee des rings à laquelle aucun déodorant ne survit plus d'un round. La puanteur de l'existence, n'est-ce pas ce qu'on cherche, celle qui étouffe jusque dans son souvenir le parfum de la vie ?

